

ALEXANDRE KISFALUDY A DRAGUIGNAN

THERMIDOR-FRUCTIDOR AN IV.
(JUILLET-SEPTEMBRE 1796) ¹.

Au début de 1796 (an IV de la République française), dès ses premières victoires sur les Autrichiens et les Piémontais, le général en chef de l'Armée d'Italie, Bonaparte, fit passer en France les officiers et les soldats qui avaient été faits prisonniers. Les seconds furent cantonnés en diverses garnisons; les premiers, internés dans différentes villes.

C'est ainsi qu'en Provence, certains de ceux-ci séjournèrent à Aix, à Barjols, à Lorgues et à Draguignan. Dans cette localité, des officiers piémontais arrivèrent d'abord. Ils appartenaient notamment aux régiments de la Marine, de Piémont-infanterie, d'Asti. Plus ou moins rapidement, ils furent libérés et regagnèrent leur patrie.

(1) De juillet à septembre 1796, Alexandre Kisfaludy, alors sous-lieutenant dans l'armée autrichienne et prisonnier de guerre, fut interné à Draguignan, l'actuel chef-lieu du département du Var mais, à cette époque, simple chef-lieu de canton. Il y fit la connaissance d'une jeune fille, Caroline d'Esclapon, qui, par sa conversation et les lectures qu'elle lui fit faire, exerça sur son esprit une influence qui se retrouve manifestement dans ses œuvres postérieures. En s'aidant du *Journal de sa captivité* que rédigea plus tard le poète et de ses *Notes autobiographiques*, M. Edmond Pouré, le savant conservateur de la bibliothèque municipale de Draguignan, a consacré une étude, dont la publication est prochaine, à Alexandre Kisfaludy et Caroline d'Esclapon, dont il révèle l'identité vainement recherchée avant lui.

Ce travail comprend trois parties : le récit du séjour de Kisfaludy à Draguignan; la traduction intégrale, due à l'excellente et amicale collaboration de MM. G. Ember, de Budapest et L. Renoult, des passages du *Journal* et des *Notes autobiographiques* de l'écrivain hongrois relatifs à son séjour à Draguignan; la biographie de Caroline d'Esclapon après le départ du prisonnier. M. E. Poupé a bien voulu nous autoriser à publier la première partie de son étude, sans toutes les nombreuses notes justificatives qui accompagnent le texte.

[N. D. L. R.]

Mais, après la capitulation du château de Milan, le 11 messidor an IV (29 juin 1796), dix officiers de la garnison de cette place furent dirigés vers Nice, d'où, par Antibes, Fréjus et le Muy, ils gagnèrent Draguignan. Ils y arrivèrent vers le 10 thermidor (28 juillet), après un long et fatigant voyage à travers un pays souvent accidenté.

C'étaient Pierre d'Overdame, major de la place; François Facioli, capitaine attaché à cette même place; Joseph Franci, capitaine du Génie; François Peichardsberg et Léopold Peyrl, le premier capitaine, le second, premier lieutenant au corps de volontaires Comte de Giulay; Louis de Donon et Jean-Jacques-Joseph Séo-vaud, capitaines; Bernard Divotsky, premier lieutenant; Sigismond Vizkélety et Alexandre Kisfaludy, sous-lieutenants, tous du premier régiment de garnison. Ils étaient originaires d'Autriche, d'Italie, de Belgique et les deux derniers de Hongrie.

De ces deux officiers, il en est un qui devait plus tard, comme poète, arriver à la célébrité et devenir l'un des plus illustres représentants de l'École française en Hongrie : Alexandre Kisfaludy.

Il était né le 27 septembre 1772 à Sümeg, dans le Comitat de Zala. Son père, Michel, était juge à la Cour d'appel du Comitat de Győr. Sa mère s'appelait Anne Sándorffy.

Alexandre appartenait à une très noble famille, dont les ancêtres étaient arrivés en Hongrie vers 900, au moment de la conquête. Il avait hérité d'eux un caractère martial et l'amour ardent de la race et de la patrie. Comme noble, il rêva de gloire militaire; comme Hongrois, il désira servir son pays en faisant briller sa littérature.

Il était attiré par la poésie lyrique et dramatique, comme son père l'avait été par la poésie satirique. Mais avant d'écrire il fallait conquérir une situation.

Alexandre étudia d'abord le droit. Comme il n'avait aucun penchant pour les études juridiques, il résolut, avec d'ailleurs le consentement de sa famille, d'embrasser la carrière des armes.

Après un court séjour dans un régiment de hussards en Transylvanie, Alexandre KISFALUDY, au commencement de 1793, fut nommé lieutenant dans la garde hongroise à Vienne. Il fut admis à la Cour, fréquenta la haute société. Son instruction, ses goûts artistiques le mirent en relations avec tout ce que la capitale

comptait alors d'écrivains et d'artistes. Sa belle tournure militaire aidant, il ne fut pas sans rencontrer de nombreux succès auprès des dames.

Le jeune lieutenant, qui dès lors se promit de se vouer au développement de la langue et de la littérature hongroises, consacra ses loisirs au travail. Il se perfectionna dans la pratique de la langue allemande dont il avait commencé l'étude à Pozsony, apprit le français, l'italien, traduisit même des œuvres du Tasse, et s'attacha surtout à celles de Pétrarque. Il avait eu comme professeur de langue italienne la célèbre danseuse Médina, Espagnole d'origine, mariée à Vigano, alors maître de ballet à Vienne, et créateur d'œuvres assez réputées. La Médina, dont les princes et les nobles avaient recherché les faveurs, distingua le lieutenant de la garde impériale et ce furent, pour un temps, des amours passionnées.

Revenu en Hongrie en 1795, à l'occasion des vendanges, Kisfaludy fit la connaissance d'une des plus belles jeunes filles de la contrée, Rose de Szegedy et la demanda en mariage. Celle-ci, qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé à Vienne, évinça le soupirant. Quelque peu froissé, celui-ci regagna la capitale. Il fut bientôt obligé d'en partir, à la suite d'une querelle avec son capitaine et versé dans un régiment de ligne.

Au début de 1796, ce dernier recut l'ordre de marcher contre l'armée française, en Lombardie. Arrivé à Milan le 6 mai Kisfaludy prit part aux combats qui aboutirent le 29 juin à la capitulation du château. Elle eut pour conséquence son internement à Draguignan « jolie petite ville, écrivait-il plus tard, située au sommet d'une colline, au fond d'une vaste vallée entourée de montagnes ».

Les officiers, prisonniers de guerre, étaient logés aux frais du gouvernement français, soit dans des auberges, soit chez des particuliers. Ils recevaient, outre leur solde payable en assignats, sans valeur depuis l'émission des mandats territoriaux, une ration de vivres qui, à cause des circonstances, n'était ni copieuse, ni de première qualité. Elle se composait par jour de deux cuillérées de haricots, d'une cuillérée d'huile et d'une livre et demie d'un pain fait plutôt de son que de farine. Aussi le major d'Overdame, qui avait amené avec lui sa femme et ses deux enfants, demanda-t-il des rations supplémentaires. On ne sait s'il les obtint.

Le sous-lieutenant Kisfaludy fut logé chez un notaire, Jean Vallentin, qui habitait avec sa femme, une maison

de la rue de la Loi, ci-devant de l'Observance. C'était un « honnête ménage que ce vieil homme et sa femme ». Le mari avait 75 ans, et la femme 58.

La rue de la Loi était la plus belle de la ville par la largeur de la chaussée et les façades souvent élégantes des maisons dont les portes étaient parfois enguirlandées d'oves finement fouillés. Ces immeubles, construits pour la plupart à partir de la fin du XVI^e siècle, appartenaient en grande majorité à d'anciennes familles de magistrats ou à de riches négociants. Dans sa partie supérieure, cette artère aristocratique, après une assez forte montée, aboutissait aux remparts, d'où par la porte de Grasse on gagnait la campagne. A son extrémité inférieure, par la place de l'Égalité et la rue de l'Abondance, on accédait aux places des Sans-culottes et de la République, que séparait un îlot de maisons où se trouvait alors la maison commune.

En somme, au point de vue de son logement et des abords, Kisfaludy fut favorisé, comme il se plut du reste à le reconnaître.

Il ne le fut pas moins pour d'autres raisons.

Ses manières polies, sa connaissance plus ou moins parfaite de la langue française, sa culture intellectuelle, son talent de violoniste n'avaient pas tardé à lui concilier les vives sympathies du notaire Vallentin. Celui-ci n'hésita pas à le présenter à ses voisins et à ses amis. Parmi ces derniers figurait évidemment Jean-Baptiste-Charles Senglar, avoué avant la Révolution, ancien juge au Tribunal du district de Draguignan, réfugié à Toulon en août 1793 au moment de la répression du mouvement fédéraliste auquel il avait pris une part active, fugitif sur les vaisseaux anglais quand les troupes de la Convention, fin décembre, reprirent cette ville sur les Coalisés. Après avoir séjourné en Italie, Senglar était rentré en France et à Draguignan, en l'an III, au temps de la réaction thermidorienne. Pendant son émigration, sa très jeune femme, fille naturelle de Jean Vallentin, après seulement quelques mois de mariage, avait obtenu son divorce. Nonobstant, le vieux notaire avait conservé les meilleurs rapports avec son ancien gendre. Il eut même pour lui une telle affection qu'il en fit son héritier.

Un autre familier de la maison Vallentin était Dominique Sheldon, Anglais d'origine, général de division au service de

la France, qui attendait à Draguignan sa mise à la retraite et servait parfois de témoin quand le notaire avait besoin d'une signature pour la validité d'un acte. Il avait profité de ces amicales relations pour courtiser, non sans succès, l'épouse divorcée de Senglar, qu'il épousa d'ailleurs postérieurement.

Jean-de-Dieu Durand était aussi un ami de Vallentin. Il cumulait les fonctions de professeur de musique et de commissaire de police. A ce double titre il ne devait pas manquer de s'intéresser à Kisfaludy, musicien et prisonnier de guerre.

Dans le voisinage habitait le négociant Joseph-Hermentaire Clérion, beau-père d'Honoré-Maximin Isnard, l'ancien girondin fougueux, jadis orateur écouté à la Législative et à la Convention, maintenant député plutôt effacé au Conseil des Cinq-Cents. Isnard était lui-même propriétaire d'une maison voisine de celle de son beau-père. Sa femme y demeurait avec ses enfants, quand elle n'était pas dans la « jolie maison » entourée d'une « vigne » que son mari possédait au quartier rural des Salles. Clérion et sa fille entrèrent certainement en relations avec le sous-lieutenant prisonnier. De même Louise-Victoire Colla, femme d'un ancien Doctrinaire devenu l'adjudant général Chabran, qui combattait alors en Italie sous Bonaparte. Elle aussi résidait non loin du logement de Kisfaludy.

Tous avaient cherché à être agréable au jeune Hongrois. Si les temps avaient été moins durs, ils lui auraient même proposé de puiser dans leur bourse. Le prisonnier put toutefois emprunter 20 « louis d'or de Turin », ce qui lui permit d'assurer sa subsistance à une époque où cent livres en assignats ne valaient même pas cinq sous en numéraire. Il n'était d'ailleurs arrivé à ce résultat qu'en invoquant sa nationalité et avec la caution d'un officier belge.

Sans doute Kisfaludy n'avait pas été sans confier à ses « amis » dracénois, qu'au commencement du XIII^e siècle, un de ses ancêtres avait été délégué auprès du roi de France par le souverain de Hongrie, André II, et qu'il avait épousé une Française. Il avait dû aussi leur faire remarquer que, s'il avait combattu la République française, du moins il n'était pas de race allemande, mais hongroise, et par suite, irresponsable de la guerre. Pour la première d'ailleurs, tout comme les habitants de Draguignan, Kisfaludy n'éprouvait guère de sympathie.

De ses compagnons d'armes, internés comme lui, le prisonnier semble n'avoir fréquenté que le capitaine Séovaud et son compatriote Vizkelety. Au cours d'une maladie qui faillit être fatale à ce dernier, il lui rendit visite régulièrement. Il s'asseyait à son chevet et s'efforçait de lui rendre une énergie perdue, autrement que par de banales paroles d'encouragement comme le faisaient quelques-uns de ses visiteurs. Grâce aux soins éclairés d'un médecin, sans doute attaché à l'hôpital militaire existant alors en ville, Vizkelety échappa à la mort, ce qui permit à son camarade et compatriote de faire l'éloge de la médecine française.

C'est sans doute en compagnie de ces officiers que Kisfaludy, au début de son séjour à Draguignan, assista à deux cérémonies civiques qui retinrent son attention et vivement l'intéressèrent : les fêtes commémoratives de la chute de Robespierre et de celle de la royauté.

La première fut célébrée les 9 et 10 thermidor (27 et 28 juillet), non sans soulever quelques manifestations de la part de Montagnards impénitents qui avaient écrit en gros caractères, sur les murs de l'hôtel de ville, les mots : *Vive la Montagne ! Vive le 31 mai !* L'administration municipale sut prendre les mesures nécessaires pour que l'ordre ne fût pas troublé.

Devant la maison commune avait été élevé un autel orné du buste d'un Romain « cuirassé, casqué, portant un bouclier », représentant sans doute Brutus ou Mucius Scevola héros chéris des républicains². L'autel était entouré d'« engins de guerre » et de drapeaux aux trois couleurs nationales avec les mots : *Liberté, Egalité*. Une table avait été disposée devant lui, sur laquelle était placée la tête de Robespierre. Au son des clairons prirent place sur une estrade voisine les cinq membres de l'Administration municipale et le Commissaire du Directoire exécutif, tous revêtus d'une large écharpe tricolore. Et les discours commencèrent, accueillis et soulignés par des acclamations. Quand ils eurent pris fin, les officiers municipaux, porteurs de flambeaux allumés, s'approchèrent de la table et les éteignirent successivement, pendant qu'à coups de sabre ils fracassaient la tête de Robespierre. Cette cérémonie,

(2) Kisfaludy, qui venait d'arriver à Draguignan, crut que ce buste était « l'emblème de la République Française », d'autant plus que les mots *République française une et indivisible* étaient écrits sur le socle.

aux gestes symboliques, se termina au bruit des trompettes, des cris et des détonations de mortiers.

Pour la fête commémorative de la journée du 10 août (23 thermidor), la mise en scène fut à peu près la même. Sur la table placée devant l'autel une couronne remplaça la tête de Robespierre. Elle fut brisée, non plus à coup de sabre, mais à coup de haches, de faux, de bèches et de pioches, sans doute pour symboliser l'écrasement du despotisme par les travailleurs manuels.

Au cours de ces cérémonies nationales, ce qui frappa surtout Kisfaludy, c'est que les jeunes gens qui y prenaient part faisaient montre de sentiments républicains exaltés. Certains d'entre eux qualifièrent même les officiers prisonniers de « créatures serviles et d'esclaves » parce qu'ils servaient des rois et des « princes ». Cette appréciation sembla dure au sous-lieutenant hongrois qui, bien que sujet de François II, avait le culte des libertés traditionnelles de sa patrie.

Ces deux fêtes ne furent pas les seules auxquelles il assista. D'autres étaient célébrées régulièrement tous les décadis dans l'ancienne église paroissiale devenue Temple décadaire après avoir été Temple de la Raison, puis Temple de l'Être suprême. Des orateurs bénévoles y magnifiaient les vertus des « déités constitutionnelles » ; des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles chantaient des hymnes républicains. Dans ce même local, les prêtres catholiques, qui avaient prêté le serment prescrit par la loi sur la police des cultes, remplissaient chaque jour leurs fonctions sacerdotales. Les « papistes » pouvaient aller à la messe en toute liberté. Et Kisfaludy ne peut s'empêcher d'admirer cet esprit de tolérance.

A l'occasion sans doute de la fête des Vieillards, le 10 fructidor (27 août), il vit un spectacle qui lui rappela d'antiques coutumes.

Des enfants, de sept à dix ans, divisés en deux groupes, se battaient à coups de pierres lancées à l'aide de frondes. Les vainqueurs étaient ceux qui résistaient le plus longtemps aux attaques de leurs adversaires, au mépris des blessures qu'ils recevaient et du sang qui coulait. Bonne école, pense Kisfaludy, pour affronter plus tard les canons.

D'autres avaient attaché un coq vivant à un poteau. Postés

à soixante pas de distance, les concurrents le mitraillaient de cailloux. Il devenait le butin de celui qui réussissait à l'abattre. Jadis les Huns et les Scythes ne se comportaient pas autrement, se remémore le jeune Hongrois.

Ce ne sont point cependant ces jeux cruels, tout évocateurs qu'ils fussent de temps révolus, ni les cérémonies civiques aux suggestives réflexions, qui auraient pu laisser dans la mémoire d'Alexandre Kisfaludy le « souvenir inoubliable » de son séjour à Draguignan.

Ce fut la fréquentation quotidienne d'une jeune Française, « spirituelle, très instruite, d'une parfaite sensibilité, qui s'occupait de poésie » ; elle fit sur lui une impression profonde et eut sur son esprit, au point de vue de la culture intellectuelle, une indéniable influence.

Cette jeune fille, Julie-Caroline d'Esclapon, habitait avec un oncle paternel, Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon, alors âgé de 45 ans³, un appartement qui se trouvait dans la maison sise exactement en face de celle de Kisfaludy⁴. Elle appartenait à François-Honoré de Perache, ci-devant seigneur d'Ampus, qui, resté seul de toute sa famille, en louait un étage supérieur.

Caroline était née à Lyon, le 8 mars 1775⁵. Son père, Jean-Baptiste d'Esclapon, qui se qualifiait de noble, était un ancien gendarme de la garde ordinaire du roi, licencié sans doute, au début du règne de Louis XVI, quand celui-ci voulut restreindre les dépenses de sa maison⁶. Sa mère, fille d'un bourgeois de Lyon, s'appelait Marie-Françoise Tissot⁷.

Un fait assez curieux, c'est que le père, au moment du baptême, déclara qu'il était marié, alors qu'il n'en était rien.

(3) Né à Callas, le 22 juillet 1751, y est décédé, sans alliance, le 22 avril 1838, fils de Joseph, bachelier en droit, avocat, et de Marguerite David. Joseph décéda à Callas le 17 septembre 1761, âgé de 58 ans environ; Marguerite, le 28 décembre 1786, âgée de 73 ans.

(4) Actuellement n° 31.

(5) Acte de baptême du 9 mars 1775, paroisse Saint-Pierre-Saint Saturnin (Reg. 637, n° 120). Parrain, Benoît Payan, capitaine au régiment de Bretagne-Infanterie; marraine, demoiselle Julie Pelletier. Les parents demeuraient rue des deux angles.

(6) Il était né à Callas, le 21 janvier 1737, fils de Joseph Esclapon et de Marguerite David précités. En réalité le patronyme est Esclapon, et non d'Esclapon ou Desclapon, autres formes que l'on trouve dans les documents. L'ancien gendarme bénéficia d'une pension annuelle d'environ 300 livres.

(7) Fille de Joseph Tissot et de Marguerite Noblet.

Même fausse déclaration pour le baptême de son fils, François-Xavier, né le 25 novembre 1777. Cette situation fut régularisée un an après, le 10 décembre 1778, par le mariage de Jean-Baptiste-François et de Marie-Françoise⁸. Ils reconnurent alors l'inexactitude de leurs affirmations antérieures⁹.

En somme les conjoints appartenaient à la bourgeoisie. Le mari était originaire de Callas, bourg assez important des environs de Draguignan. Dans sa famille, fort nombreuse, on trouve des avocats, des médecins, de riches propriétaires. Certains de ses membres remplirent même des fonctions consulaires dans leur commune natale.

Quant aux Tissot, ils semblent n'avoir pas été sans fortune, ni sans relations.

Pour quelles raisons Jean-Baptiste-François d'Esclapon quitta-t-il Lyon vers 1784 pour retourner à Callas, tandis que sa femme et ses enfants allaient s'installer à Paris ? — On ne sait. Toujours est-il que Julie-Caroline reçut dans cette ville une instruction de beaucoup supérieure à celle des jeunes filles de son temps. Elle connaissait suffisamment le latin pour le parler et se complaisait particulièrement dans la lecture des œuvres de Virgile.

A la suite de quelles circonstances et à quel moment Jean-Baptiste-François d'Esclapon et ses enfants se trouvèrent-ils à nouveau réunis ? On n'a pu le déterminer. Le seul fait certain, c'est que Jean-Baptiste-François quitta Callas en 1792 pour se rendre à Lyon surveiller la liquidation de la succession de son beau-père. Elle semble avoir longtemps duré. D'Esclapon se trouvait encore dans le chef-lieu du Rhône-et-Loire en 1793 quand il s'insurgea contre la Convention. Le 4 pluviôse an II seulement (23 janvier 1794) il put se faire délivrer un passeport et se rendit à Avignon. A cette date il était veuf, mais son fils et sa fille l'avaient accompagné. C'est évidemment pendant son séjour dans l'ancienne capitale du Comtat-Venaissin que Julie-Caroline alla visiter la fontaine de Vaucluse et la demeure de Pétrarque, que, deux ans après, elle devait décrire en « vives couleurs » au sous-lieutenant hongrois.

A Avignon, l'ancien gendarme de la garde ordinaire du roi commît l'imprudencence de ne pas cacher son peu d'enthousiasme pour la politique de Robespierre. Il négligea aussi de solliciter de la municipalité un certificat de résidence et ne

(8) Paroisse Saint-Pierre-Saint Saturnin. (Reg. 640, n° 1406). Témoins : Jean-Antoine Renaud, grammairien ; Georges Vachet, marchand-limonadier ; Jean-François Morizot, docteur en médecine ; Joseph Tissot, frère de l'épouse.

(9) Même paroisse (Reg. 640, n° 1407).

s'empressa point de s'enrôler parmi les membres de la Société populaire. Il n'en fallut pas plus pour qu'on le considérât comme contre-révolutionnaire. En vertu d'un arrêté du Comité de Surveillance il fut incarcéré le 22 floréal an II (11 mai 1794), en attendant de comparaitre devant la Commission révolutionnaire d'Orange, peu tendre aux modérés. Heureusement pour lui, il n'y comparut pas. Mis en liberté après le 9 thermidor, il séjournait encore à Avignon en germinal an III (avril 1795). Au commencement de vendémiaire an IV (fin septembre 1795), il était à Cavaillon. Entre temps, d'Esclapon avait été inscrit par la municipalité de Callas, d'abord sur la liste des absents, puis sur celle des émigrés. Il était prudent de rester caché. De vendémiaire an IV à messidor an VI (septembre 1795-juin 1798) on perd les traces de l'ancien gendarme.

Quant aux enfants, il est probable qu'ils avaient quitté Avignon après l'incarcération de leur père. On ne sait ce que devint François-Xavier. Julie-Caroline se rendit à Draguignan et s'y installa en compagnie d'un de ses oncles. Ce dernier, qui avait habité Marseille avant la Révolution, était revenu ensuite à Callas, puis s'était établi à Draguignan. Il avait même trouvé le moyen de se faire nommer, tout au moins pour un temps, garde-magasin des fourrages de la République.

Lorsqu'Alexandre Kisfaludy arriva à Draguignan en thermidor an IV (juillet 1796), il avait 24 ans et Julie-Caroline d'Esclapon, 21. A peu près du même âge, demeurant même rue, dans des maisons se faisant face, il n'est pas étonnant que les deux jeunes gens aient fait rapidement connaissance. De plus, sans être jolie, Caroline avait un extérieur agréable; elle était d'intelligence vive, comme le sous-lieutenant prisonnier; leurs goûts concordaient. Tout conspirait pour les réunir.

Kisfaludy trouva dans la « jeune Parisienne », comme on l'appelait, une aimable et bienveillante institutrice. Grâce à elle, sa connaissance de la langue française progressa; il put lire avec plus de facilité les œuvres des écrivains français du XVII^e et du XVIII^e siècles.

C'est ainsi que le futur chef de l'École française en Hongrie lut les poésies de Parny, de Chaulieu, de Mme Deshoulières et de sa fille, de La Fontaine et de Pezay, les principaux ouvrages de Voltaire et de Montesquieu.

Il lut aussi *Caroline de Lichtfield*, d'Isabelle de Montolieu, roman qu'il crut traduit de l'allemand; les *Sacri-*

fices de l'amour, de Dorat; surtout *La nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau. Ce dernier ouvrage lui plut à tel point que plus tard il essaya de l'imiter en écrivant *l'Histoire de deux cœurs amoureux*¹⁰.

En outre, il se trouva que Pétrarque était l'auteur favori du Hongrois et de la Française. Un portrait de Laure, peint à l'huile, remontant au XVI^e siècle, ornait même la chambre de Caroline. Et quant au « château » du poète à Vaucluse, elle en faisait une description fort pittoresque mais, semble-t-il, quelque peu fantaisiste.

En somme, rien de surprenant si, chaque jour, les deux jeunes gens conversaient longuement, soit devant la porte de la maison Perrache, dont les panneaux supérieurs étaient ornés de motifs décoratifs, sculptés en relief, chers à l'époque de Louis XVI, carquois, arc, torche, rameau d'olivier¹¹, soit dans le jardin qui y attenait, soit même dans l'appartement de Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon.

Ces conversations, malgré leur agrément, n'absorbaient point cependant tous les loisirs du prisonnier.

Parfois, dans sa chambre, assis sur le sofa qui constituait une partie de l'humble mobilier, fumant sa pipe, Kisfaludy songeait. Il pensait aux événements qui se déroulaient, à la guerre qui se prolongeait, à ses répercussions sur l'état politique de l'Europe. Il revivait ses années passées en Hongrie et à Vienne, évoquait ses amours avec la Médina, et aussi l'image de Rose Szegedy, dont il était loin d'avoir perdu le souvenir.

Ou bien, assis devant sa table, il composait de petits poèmes imités ou traduits des auteurs dont il faisait sa lecture favorite. C'est ainsi qu'il écrivit *la petite Dorilis*, à *Iris*, à *Rosette*, aux *belles*, *la comtesse au confessionnal*. Il traduisit le *Voyage de l'amour et de l'amitié* de Chaulieu, la première des *Chansons madécasses* de Parny, acheva la traduction du *Temple de Gnide*, de Montesquieu, commencée à Milan. Il esquissa aussi la première ébauche de *Himfy Szerelmei*, [Les Amours de Himfy], ce recueil de 400 petits poèmes, parfois pas-

(10) En 1799. Cf. S. Kont, *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1772-1896)*, Paris, Leroux, 1902, p. 169.

(11) Cette porte existe encore aujourd'hui.

sionnés, dont la publication devait plus tard immortaliser son nom¹².

C'était Caroline, dont l'esprit était pour lui un « trésor rare » et l'âme « un autel vénéré de vertu féminine », qui lui avait conseillé de se livrer à des travaux intellectuels pour chasser les idées mélancoliques qui, par instants, le hantaient. En effet, le prisonnier avait espéré une libération rapide et elle se faisait attendre. Kisfaludy n'oublia jamais cette influence bienfaisante de la « jeune Parisienne ». Plus tard, dans son Chant du Cygne (*Hattyúdal*), il lui consacra des strophes où sa gratitude s'exprime en vers harmonieux.

Quand le poète ne sentait pas venir l'inspiration et se laissait aller au découragement, il prenait son violon. Les airs « langoureux » qu'il tirait de l'instrument le calmaient, redonnaient de la force à son courage défaillant, lui rendaient l'espérance de revoir un jour sa patrie.

Kisfaludy ne se contentait pas de jouer du violon dans la solitude de sa chambre. Draguignan comptait quelques amateurs de musique. De jeunes bourgeois se réunissaient avec lui pour exécuter des quatuors sans doute de Gossec ou de Chérubini. Parmi eux probablement se trouvaient de futurs exécutants de la musique de la garde nationale dracénoise en 1841 : Antoine-Désiré Cartier, Pierre-André Gastinel, Louis-Bernard aîné, François Meyffredi, Esprit-Félix Doublier, peut-être malgré son jeune âge, Charles Ricaud, postérieurement compositeur réputé et chef de musique; peut-être aussi Jean-de-Dieu Durand, plus âgé que les précédents, mais professeur de musique de quelque notoriété.

D'autres fois, à la fin de l'après-midi, à cause de la chaleur, Kisfaludy et son compatriote Vizkelety franchissaient les remparts par la porte de Grasse et gagnaient la campagne. Ils rencontraient de temps à autre de « jolies nymphes »; en général, elles ne se montraient pas « hostiles » aux deux jeunes gens. Des dialogues s'échangeaient sans doute, qui ne devaient pas manquer de charme.

(12) Cf. I. Kont, *op. cit.*, p. 166.

Toutefois, ce que Kisfaludy préférait, c'était de gravir seul, le soir, la vieille route de Grasse qui serpentait au flanc des collines. A quelque distance de la ville, il s'asseyait à l'« ombre placide » de l'un de ces « pâles oliviers » qu'il chantera plus tard dans ses poèmes, et se mettait à lire les poésies de Pétrarque dont l'amour pour Laure l'exaltait. Par intervalles, il cessait de lire et, pensif, regardait les vignes qui s'étagaient sous ses yeux, la vallée verdoyante, peuplée d'amandiers et de figuiers, de l'autre côté, en face de lui, les collines boisées des quartiers des Selves et du Ceyran, derrière lesquelles le soleil descendait lentement avant de disparaître.

Alors, dans l'ombre grandissante, il refaisait le chemin parcouru avec l'espoir d'échanger encore, avant la nuit complète, quelques paroles avec ses voisins et surtout avec Caroline d'Esclapon.

L'attirance réciproque, qui rassemblait souvent le prisonnier et la jeune fille, n'avait pas manqué d'être remarquée par le voisinage, par le capitaine Séovaud, et par d'autres. Cette fréquentation continue avait même déplu à un officier municipal, Honoré Mourraille, de quelques années plus âgé que Caroline; il aurait voulu qu'elle le distinguât, et son espoir était déçu¹³.

Fils d'un menuisier, Mourraille, dans sa jeunesse, avait suivi avec profit les cours du Collège des Doctrinaires. Il avait été administrateur du district de Draguignan, secrétaire, puis président de la Société populaire de la ville pendant la Terreur. Amateur de musique et clarinettiste émérite, c'est lui qui avait organisé un corps de musique pour rehausser l'éclat des nombreuses fêtes nationales que la loi prescrivait de célébrer. Il aurait pu plaire. Seulement Caroline d'Esclapon aimait mieux la compagnie du sous-lieutenant hongrois que la sienne.

L'officier municipal résolut alors de manœuvrer pour faire partir de Draguignan les prisonniers de guerre. Il intrigua, monta des « cabales ». Les relations avec des hommes influents ne lui manquaient pas. Il connaissait Barras, le tout-puissant membre du Directoire exécutif, depuis que ce dernier, fin 1793, était venu à Draguignan, en compagnie de Fréron, pour combattre le mouvement fédéraliste. Il pou-

(13) Kisfaludy ne nomme pas l'officier municipal amoureux, mais celui-ci ne peut être que Mourraille.

vait se permettre de lui écrire, d'autant plus que Barras aimait à se montrer serviable pour ses compatriotes.

Mourraille pouvait encore s'adresser à Joseph-Vincent Lombard, secrétaire général du ministère de la Justice. Il l'avait connu quand ce dernier était président du tribunal révolutionnaire du Var pendant la Terreur. Lombard bénéficiait à Paris, dans les milieux politiques, d'une grande influence dont les Dracénois usèrent plus d'une fois.

L'officier municipal avait trouvé de plus un allié dans la personne de Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon, l'oncle de Caroline. Celui-ci était-il jaloux de Kisfaludy, comme le poète l'a cru ? Voyait-il simplement d'un mauvais œil une liaison amoureuse se développer entre sa nièce et un étranger ? On ne sait. En tout cas, il favorisa les projets de Mourraille. Il avait lui aussi des relations à Paris. Il semble les avoir mises à contribution.

Les démarches des deux conjurés faillirent réussir. Vers la fin de la deuxième décade de fructidor (commencement de septembre 1796), les autorités de Draguignan reçurent l'ordre de faire partir les officiers prisonniers pour Avignon, d'où ils seraient transférés dans la région pyrénéenne.

Le 23 fructidor (9 septembre), les prisonniers se mirent en route, peu satisfaits de recommencer, pendant le voyage, à se nourrir « de pain moisi, de haricots et de viande de mouton » sentant le suif. Arrivés à Lorgues, non loin de Draguignan¹⁴, un contre-ordre leur prescrivit de stationner dans cette petite ville jusqu'à nouvel avis. Au bout de quelques jours ils regagnèrent l'ancien lieu de leur internement.

Le gouvernement avait décidé de renvoyer les prisonniers de guerre dans leur patrie, en leur demandant toutefois de s'engager sur l'honneur à ne plus combattre les armées françaises tant qu'ils ne seraient pas échangés, et aussi à supporter les frais de voyage.

Cette décision avait été prise grâce à l'intervention du député Isnard. Sa femme l'avait prié d'intercéder, auprès des ministres, en faveur de la libération des prisonniers de guerre. Elle connaissait Kisfaludy, elle avait certainement reçu sa visite, au cours de promenades champêtres, dans sa maison de campagne du quartier des Salles. Ses deux filles aînées, Aimée et Cécile, avaient été remarquées par le jeune Hongrois. De

(14) A 12 kilomètres.

son côté, il n'avait pas dû leur déplaire. Séduite par la courtoisie du sous-lieutenant, Mme Isnard s'était intéressée à son sort comme à celui de ses compagnons d'armes.

Caroline d'Esclapon avait laissé partir, le 23 fructidor, le sous-lieutenant hongrois sans mot dire; elle savait qu'il allait bientôt revenir à Draguignan pour être libéré. Mais quand arriva l'ordre du départ définitif, elle prit à part Alexandre Kisfaludy. Toute en larmes, les mains dans les mains, elle lui avoua qu'elle l'aimait. Elle avait caché jusque-là ses sentiments par crainte d'une défaillance; elle redoutait le tempérament ardent du jeune homme dont elle connaissait le caractère passionné et même violent.

Alexandre Kisfaludy n'avait pas été sans se rendre compte des sentiments de Caroline d'Esclapon à son égard, mais il n'avait pas voulu profiter de ses avantages. Il avait tenu à conserver un pur souvenir de celle qui avait été sa consolatrice dans les moments de désespérance et son institutrice attentionnée.

Les deux jeunes gens se promirent de s'écrire quand la paix serait signée. Pouvait-on vivre ignorés désormais l'un de l'autre, après avoir passé deux mois dans une amicale intimité? D'ailleurs — habile prétexte! — cette correspondance ne permettrait-elle pas au « cher Hongrois » de se perfectionner dans la connaissance de la langue française?

Et pour que son ami ne l'oubliât pas, Caroline lui remit un volume de petit format, facile à emporter, contenant les *Œuvres poétiques choisies* de Mme et Mlle Deshoulières. Il était orné d'un portrait de la poétesse, gravé par Nicolas de Launay, d'après le tableau d'Elisabeth-Sophie Chéron.

Sous le portrait il y avait un vers tiré de l'épître de Mme Deshoulières à Licidas, et ce fut peut-être ce vers, évocateur d'une situation particulière de l'esprit et du cœur, qui détermina Caroline d'Esclapon à donner ce livre à Alexandre Kisfaludy :

Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire.

N'était-ce pas le résumé de leur histoire?

Quand ils eurent tout dit, le Hongrois et la Française

se quittèrent, non sans déchirement pour cette dernière. Sans doute, rentrée dans sa chambre, Caroline versa encore d'abondantes larmes.

Quant à Kisfaludy, « plein de reconnaissance pour les nombreuses marques d'amitié que les pieux habitants de Draguignan, jeunes et vieux, lui avaient témoignées », il leur fit des adieux « émouvants »¹⁵; puis, retiré dans son modeste logement, il écrivit sur son carnet de notes quelques phrases brèves qu'il amplifia plus tard dans les lignes suivantes d'une touchante beauté :

« A minuit. A la pâle lueur d'une lampe à huile, fumant gravement ma pipe, je suis assis, seul, dans ma chambre, entre les quatre murs de laquelle j'ai passé la plus grande partie de ma captivité de guerre et où je ne serai plus dès l'aube de demain, ici, où j'ai tant réfléchi sur tout, où tant de sentiments envahissaient mon cœur; ces quatre murs connaissent bien le nom d'Emeric, ils connaissent bien le nom de Rosette. Combien j'ai rêvé ici, sur ce sofa, que de fois ces murs sombres semblaient s'émouvoir aux sons langoureux de mon violon. Parfois, en lisant jusqu'au soir, j'ai parcouru, au vol de mon imagination, tout l'univers, tout en restant dans cet espace étroit; dans ma pensée je repassais les actes de la nation française contemporaine, je comparais les temps d'aujourd'hui et les temps de jadis. Ce à quoi nous nous sommes habitués sera cher à notre cœur. Ne sois donc pas étonné si, en rentrant dans mon pays, je suis cependant ému en quittant cette ville. Adieu, Caroline ! Adieu, Draguignan ! Adieu, murs de ma chambre témoins muets de mes fréquentes rêveries ! Je rentre dans ma Patrie. »

Ce fut le 3^e complémentaire, an IV (19 septembre 1796), que Kisfaludy et ses compagnons de captivité quittèrent Draguignan¹⁶. Par Grasse, sans doute, ils gagnèrent Nice où ils s'embarquèrent pour Gênes. De là, ils furent dirigés vers leurs destinations respectives.

Kisfaludy fut envoyé en garnison à Klagenfurt où la

(15) Cf. I. KONT, *op. cit.*, p. 167.

(16) Lettre de l'Administration municipale de Draguignan au ministre de la guerre, du 28 vendémiaire an V (19 octobre 1796). Arch. Comm. de Draguignan, période révolutionnaire. D. 7). Les prisonniers s'étaient engagés à ne plus combattre la République française tant qu'ils ne seraient pas échangés, par actes des 1^{er} et 2^e Complémentaires an IV (17, 18 septembre 1796). *Ibid.*, *id.*, D. 5. L'ordre de les libérer avait été donné par le Général Willot à Marseille, le 26 fructidor (12 septembre). L'ordre de route avait été expédié le 24 (10 sep-

Comtesse Pépi sut chasser pour un temps de son cœur le souvenir de Caroline.

La paix, signée à Campo-Formio en octobre 1797, ne dura pas. La guerre recommença. Kisfaludy fut envoyé à l'armée du Rhin. Loin de sa patrie, seul, sans amis, en proie à des souffrances de toutes sortes, il évoquait souvent l'image de Rose Szegedy. A l'automne de 1798, il lui écrivit pour lui rappeler les heures passées avec elle dans leur commune patrie. Cette fois, la jeune fille ne se déroba plus. Une correspondance suivie s'engagea et, au commencement de 1800, le mariage eut lieu.

Retiré d'abord à Kám, puis à Sümeg, sa ville natale, non loin du lac Balaton, « la mer hongroise », environnée de sites pittoresques et charmeurs, Kisfaludy partagea son temps entre l'agriculture et la poésie.

En 1809, pourtant, à l'appel de François II, il renonça au repos et courut aux armes.

La paix revenue, il retourna à sa vie tranquille et se consacra à la littérature.

Il devint le poète le plus fêté et le plus populaire de la Hongrie. *Les Amours de Himfy* eurent un prodigieux succès. Ses *Légendes* des anciens temps de la Hongrie plurent autant que ses poésies lyriques. Kisfaludy fut le chancre aimé de la patrie et de l'amour. Il mourut en pleine gloire, le 28 octobre 1844.

Sans doute, avant de mourir, il avait, en de rapides pensées, revécu les années d'autrefois, sa jeunesse à Vienne et dans son pays natal, ses combats, sa captivité à Draguignan, son mariage avec Rose de Szegedy, son existence de gentilhomme campagnard et de poète illustre, et aussi, donné un dernier souvenir à celle qu'il n'avait jamais oubliée, dont il avait cherché à obtenir

(tembre) par le commissaire des guerres à Aix. *Ibid. id., id.* Venant de cette dernière localité, d'où ils étaient partis le 24 fructidor, 14 officiers autrichiens et 20 soldats leurs domestiques, arrivèrent à Grasse, les 2^e et 3^e complémentaires. Parmi eux se trouvaient les lieutenants Rossi et Bernhardt. (Arch. Comm. de Grasse, H. 12, f^o 392^{vo}, 396^{vo}).

des nouvelles¹⁷, à la « jeune Parisienne », à Julie-Caroline d'Esclapon¹⁸.

(*Bibliothèque Municipale de Draguignan*).

EDMOND POUPÉ.

(17) Dans ses *Notes autobiographiques*, Kisfaludy rapporte que Caroline a épousé son oncle et qu'Isnard a été guillotiné, ce qui est doublement inexact, mais prouve qu'après son départ de Draguignan, il avait cherché à se renseigner sur la destinée de ceux et de celles qu'il avait connus dans cette ville. Peut-être a-t-il eu des renseignements sur Draguignan et ses habitants par un officier de l'armée autrichienne qui passa dans cette ville et même y séjourna, quand, après Waterloo, de juillet à novembre 1815, les troupes du général Bianchi occupèrent en partie le département du Var. Comme à cette date les filles de Caroline, orphelines, habitaient Callas avec Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon, devenu leur tuteur, que sans doute elles appelaient papa, on a pu croire qu'il était réellement leur père. Quant à Isnard, en 1815, il habitait Grasse depuis plusieurs années. On a pu le confondre avec un autre député.

(18) Caroline d'Esclapon épousa à Draguignan, le 1 messidor an VI (19 juin 1796) Jean-Baptiste-Laurent-Herménégilde Sibille, de Saint-Tropez, capitaine de vaisseau, commandant les forces navales de l'armée française dans l'Italie septentrionale. De cette union naquirent quatre filles : l'une à Saint-Tropez, une autre à Milan, les deux dernières à Paris. Caroline mourut dans cette ville, le 19 fructidor, an XIII (6 septembre 1805); son mari, à Naples, le 10 août 1810.

Le père et le frère de Caroline servirent un instant en Italie sous les ordres du commandant Sibille. On ne sait ce qu'ils sont devenus.